



You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: "Minuit" de Julien Green : l'univers en clair-obscur

Author: Aleksandra Komandera

Citation style: Komandera Aleksandra (2005). "Minuit" de Julien Green : l'univers en clair-obscur. W: M. Wandzioch (red.), "Le clair-obscur dans les littératures en langues romanes" (S. 153-163). Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIWERSYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Aleksandra Komandera
Université de Silésie, Katowice

***Minuit* de Julien Green. L'univers en clair-obscur**

Dans *Minuit*, un livre poétique, situé entre le monde réel et le rêve noyés dans le clair-obscur, Julien Green écrit :

L'ombre épaississait autour d'elles, et lorsque Rose fit entrer sa nièce dans une autre pièce, Élisabeth n'y voyait presque rien [...] Si brave qu'elle fût en présence des humains, toute sa vaillance la quittait dès que mourait la lampe¹.

Sur un fond sombre, fantastique, mais dépeint toujours avec la précision, Julien Green présente le sort douloureux et dramatique de ses personnages. Dans le roman, aussi bien l'espace familial des maisons que celui, insolite, de la grande demeure de Fontfroide, sont hostiles à tout intrus qui voudrait y pénétrer. L'escalier habité d'ombres, la pénombre des chambres, une lumière incertaine des bougies ou quelques reflets glauques de la lune n'apparaissent que pour porter d'inquiétants messages. Pourtant le clair-obscur ne teint pas seulement l'espace. Cette couleur domine également dans la peinture des habitants du château insolite. À la lumière tamisée, à minuit, leur comportement et leurs actes acquièrent un caractère ambigu.

Julien Green choisit pour héroïne de l'histoire une jeune fille, dont la mère, désespérément amoureuse d'un certain M. Edme, s'est suicidée. L'orpheline est recueillie par ses tantes. Mais terrifiée par la nuit et l'inconnu, Élisabeth fuit des maisons de ses parentes et traîne dans les rues en clair-obscur avant qu'un bienfaiteur inconnu, M. Lerat, ne s'occupe d'elle. Élisabeth vit chez lui une solitude accompagnée des agaceries des deux filles des Lerat jusqu'au jour où elle est réclamée par M. Edme, qui charge son serviteur, M. Agnel, d'aller

¹ J. Green: *Minuit*. Paris : Librairie Plon, 1936, pp. 54, 59.

chercher l'orpheline. Dès ce moment, elle habite la demeure de Fontfroide, exaspérée et intriguée par les singulières habitudes des hôtes de ce château, qui, pour imiter M. Edme, restent invisibles le jour et ne se lèvent qu'à la tombée de la nuit.

Dans les deux premières parties du livre, l'histoire d'Élisabeth se déroule entièrement dans un univers familier. Ensuite, un subtil changement d'atmosphère progresse. Les éléments caractéristiques de l'insolite, comme l'ombre, le noir, le silence, apparaissent. Bien qu'ils soient provoqués par l'état d'inquiétude des personnages, ils aboutissent, dans la troisième partie de *Minuit*, à transformer l'espace en un monde inhabituel. Pourtant, l'étrangeté des lieux nouveaux ne se manifeste que graduellement et insidieusement. Tout d'abord, le décor s'impose par la force de sa vérité, mais peu à peu il perd son inertie et, muni d'une autonomie intimidante, passe aux habitants le message de leur intrusion dans un monde des objets. Pour garantir la cohérence de l'action étendue sur les deux pôles, Julien Green peint l'espace en clair-obscur.

Le monde quotidien de *Minuit* se compose des maisons appartenant aux tantes d'Élisabeth. L'intérieur de la chambre où l'orpheline passe la nuit après la mort de sa mère suscite l'effroi. Dans l'ombre qui domine la pièce, s'entassent quelques meubles de la défunte, et d'autres objets inutiles, tels une petite voiture du fils mort de Rose, un couvercle de machine à coudre, des chaises trouées ou boiteuses. La lueur d'une bougie, projetant au plafond des ombres démesurées, fait que cet amoncellement acquiert un aspect fantastique et semble être muni d'une vie. Laisée seule pour la nuit, Élisabeth connaît la plus désespérée des angoisses : elle ne peut pas s'endormir «dans cet élément atroce que l'enfant appelle le noir»². Elle s'imagine qu'il y a quelqu'un dans la chambre parce que le plancher craque. La jeune fille se le figure «mutilé d'une façon abominable. Les orbites vides, sans nez peut-être, avec un crochet à la place d'une main»³. Dans l'obscurité, l'imagination de l'enfant travaille : elle croit voir la tête, une épaule et les jambes repliées d'un dormeur. Toute tremblante, elle essaie de se rappeler des fables, mais en vain. Des histoires amusantes d'animaux tourment à l'effroi et augmentent son inquiétude. Fatiguée, elle tombe finalement en demi-sommeil, voire demi-rêve, plein de cauchemars. Réveillée par son propre cri, poussée par l'effolement, elle s'évade par la fenêtre. Élisabeth fuit dans le dédale des rues qui, métamorphosées par la lumière de la lune, lui offrent des moments de plaisir et de liberté. Les reflets froids et glauques de la lune effacent les frontières entre le rêve et la réalité. Dans un tel entourage, le fantastique surgit comme un élément habituel de l'espace. Élisabeth reste fascinée par l'immobilité silencieuse qui règne autour d'elle. Peu à peu, le silence et la solitude entourent la jeune fille et l'angoisse revient. L'univers

² Ibidem, p. 60.

³ Ibidem, p. 61.

teinté d'une lumière métallique se révèle hostile et rappelle la tragédie qui s'est produite. Pour Élisabeth, traumatisée par la mort de sa mère, la rue symbolise non seulement la tragédie, l'abandon et la peur, mais aussi la promesse de quelque chose hors du commun. Dans le clair-obscur, les chemins parcourus par l'orpheline prennent un caractère menaçant, mais attirant. Les grandes allées sombres se perdent dans la profondeur de la nuit et forment une sorte de labyrinthe où règne «un goût nostalgique du mystère»⁴.

C'est aussi dans les couloirs de Fontfroide, c'est-à-dire dans l'univers insolite de *Minuit*, qu'Élisabeth retrouve le même aspect fantastique de l'espace. Quand elle y arrive, accompagnée par M. Agnel, le château noyé sous la pluie se présente comme un couvent désaffecté, entouré de ténèbres impénétrables. Toutefois, la jeune fille en est fascinée car cette demeure lui procure l'émotion fugitive d'un rêve. Elle croit réaliser finalement son désir d'avoir un refuge. Bâtie sur des rochers couleur de sang, première tache sur le clair-obscur, la demeure semble être suspendue dans le vide et fait pressentir la chute finale de l'héroïne. Le château situé hors de la ville donne l'impression d'être complètement séparé du monde ordinaire et de la vie qu'Élisabeth menait jusqu'alors. Une menace indéfinie semble peser sur ce lieu et, par le silence et la froideur, la demeure de Fontfroide teintée de clair-obscur provoque un véritable malaise dont le sens profond ne se dévoilera que successivement.

Tout au début, l'intérieur de Fontfroide donne le sentiment de normalité :

La pièce [...] était vaste et vide, éclairée seulement par une bougie posée sur un grand coffre à bois qui portait encore des traces de peinture rouge. Au mur, des vêtements pendaient à un clou. Il y avait aussi une chaise de paille, frileusement placée devant l'âtre d'une haute cheminée de brique où ne brûlait pas le moindre tronçon de bûche [...]⁵.

Le décor de l'espace inhabituel du château ressemble à celui du monde quotidien. Mais c'est un procédé voulu par Green. Il endort la méfiance d'Élisabeth, et par conséquence celle du lecteur, pour faire glisser la jeune fille au plus profond du mystère. Le changement d'aspect du décor se fait peu à peu et finit par se montrer étrange et effrayant. Introduite dans la bibliothèque de Fontfroide par M. Agnel, qui est allé sous l'ordre de M. Edme chercher l'orpheline chez les Lerat, Élisabeth se fait une description de l'intérieur : une cheminée, des fauteuils confortables, des hautes fenêtres aux rideaux lie-de-vin, deuxième tache sur un tableau gris, des bibelots – rien de bien curieux. Pourtant, à force d'observer, elle assiste à un changement d'univers : sous ses yeux, le décor devient de plus en plus flou et tout semble être touché et dé-

⁴ Ibidem, p. 69.

⁵ Ibidem, pp. 152–153.

placé un instant plus tôt. Le fragile éclairage d'une petite lampe augmente le désarroi de la jeune fille. La bibliothèque dont l'aspect lui a plu quelques minutes avant, devient pour elle objet de rancune. La fusion du réel et de l'imaginaire s'accomplit.

Pour que la transformation de la grisaille au délire ait lieu, une condition doit être respectée, l'introduction du clair-obscur. L'obscurité apparaît souvent sous le nom d'ombre, de noir ou de gouffre. Au clair d'une bougie, l'escalier et les chambres changent, comme dans un rêve, en des lieux dangereux pour le nouvel habitant de la grande demeure. Le décor qui possède un caractère familier perd tout repère rassurant pour son observateur. Après une transformation mystérieuse, les choses deviennent étrangères et leur éloignement inattendu se révèle angoissant. Les sources d'une telle peinture de l'espace sont dues aux souvenirs de l'enfance de Julien Green. Le premier contact avec l'épouvante a lieu le soir, quand le petit Julien gagne tout seul sa chambre tenant une bougie à la main. Son ombre l'accompagne sur le mur de l'escalier. Dans son *Journal*, il note qu'il avait toujours l'impression d'être suivi dans cet endroit. L'escalier de Fontfroide où arrive Élisabeth se présente à la lumière incertaine des bougies comme un espace fantastique, dominé par les monstres :

La lampe du vestibule éclairait faiblement le grand puits noir où l'escalier en spirale se dressait comme une bête sortie de l'abîme. [...] Sur les murs blancs qui répandaient une vague lueur, semblable au reflet de la neige dans l'obscurité, elle [Élisabeth] distingua les formes de grands oiseaux immobiles, placés l'un près de l'autre sur des socles, de sorte que leurs ailes étendues se touchaient⁶.

La jeune fille croit que les oiseaux vont se lancer dans le vide. Elle s'imagine leur vol dans l'escalier, leurs cris et le bruit de leurs ailes. Un faucon l'observe de son oeil de verre, un corbeau gonfle son profil de cauchemar. Tous les animaux gardent une tranquillité féroce et s'allient contre l'intrus.

L'expérience vécue par Élisabeth dans la bibliothèque et dans l'escalier dévoile le pouvoir étrange des objets d'être et de ne pas être à la fois. Le clair-obscur domine non seulement dans ces endroits, mais dans toute la demeure et conditionne les êtres et les objets qui s'y trouvent. L'univers insolite de Fontfroide, comme l'espace quotidien, effraie la jeune fille. L'intérieur de la chambre où elle passe la nuit est redoutable. Dans la pénombre, la jeune fille ne peut voir que le contour des choses, et souvent elle devine ou imagine ce qu'elles sont. Avant d'entrer dans sa chambre, elle l'examine : l'oreiller, une seule tache blanche, les fenêtres aux rideaux tirés, et une glace dans laquelle elle voit se refléter quelque chose en forme d'une tête. Elle n'a plus le courage de franchir le seuil de la chambre. Elle hésite, mais le couloir n'est pas plus rassurant. L'idée que l'escalier est surveillé par des monstres-oiseaux prêts à se je-

⁶ Ibidem, p. 171.

ter sur elle la force d'entrer, mais elle «s'y jet(e) comme on se jette dans un gouffre»⁷. Elle se glisse sous les couvertures de son lit pour se cacher. Son imagination lui souffle que quelque chose remue dans le coin de sa chambre. Elle retient son souffle et croit s'évanouir de terreur. La nuit suivante, ce lieu, même à la clarté d'une bougie, reste toujours hostile à Élisabeth. Sous une lumière incertaine, les ombres des objets dansent aux murs à chaque mouvement de la flamme. Un buste de plâtre éclairé se met à rire de sorte qu'Élisabeth se déshabille en lui tournant le dos. Tout devient insolite, même «un vêtement sur une chaise [prend] des attitudes d'assassiné»⁸. La peur l'empêche d'éteindre la bougie.

L'impression que le décor mène sa propre vie accompagne Élisabeth lorsqu'elle entreprend d'explorer Fontfroide. Les objets des chambres s'allient dans le clair-obscur pour l'empêcher de découvrir le secret des profondeurs de la demeure. Des plumeaux touchent ses mains, un balai lui fait un croc-en-jambe, des portes ne veulent pas s'ouvrir, elle se cogne à des amas des choses qui surgissent d'un coup, une chaîne la retient. Élisabeth découvre une chambre au plafond effondré avec des meubles en désordre qui font penser au débarras des objets chez la tante Rose et l'effet sur la jeune fille est le même : elle se sent exclue de château, elle veut fuir. Même les quelques touches d'un piano restent silencieuses comme si elles voulaient manifester leur mépris ou leur indifférence envers la jeune fille. Ce décor rebelle est pourvu d'une force intimidante. L'agressivité des choses s'explique par l'intention du décor de faire apprendre à Élisabeth qu'elle est étrangère dans leur monde. L'homme semble ne rien savoir sur l'univers des relations singulières. La mise en relief du pouvoir fantastique des choses, qui se traduit par le sentiment qu'ont les héros d'être observés, fait de l'homme un individu inadapté à l'univers qui l'entoure et qui cause l'angoisse.

Le caractère fantastique du décor naît dans le psychisme des personnages d'autant plus facilement que tout est noyé dans l'ombre. Pourtant la lumière même du jour peut rendre les objets moins rassurants. Se réveillant dans sa chambre le lendemain de son arrivée à Fontfroide, Élisabeth se sent plus apaisée que la veille car le jour dissipe ses craintes. Elle pousse les battants de la fenêtre et découvre un beau paysage. Cependant la description contient déjà quelques éléments évoquant l'épouvantable : c'est la position de la demeure et le noir des bois aux alentours. Voyant l'abîme qui s'ouvre sous la fenêtre, Élisabeth a des vertiges et croit que Fontfroide s'incline sous ses pieds. La vision créée par son imagination et son équilibre psychique ébranlés provoquent de véritables malaises. Chez Julien Green, l'obscurité et le jour sont au même degré évocateurs de l'angoisse et de la terreur.

⁷ Ibidem, p. 176.

⁸ Ibidem, p. 198.

Le clair-obscur qui change en noir évoque les cauchemars et le sentiment du gouffre. Dans son ouvrage *Le langage des couleurs*, René-Lucien Rousseau rappelle que cette couleur a aussi la signification d'un changement d'état et qu'elle «exprime à la fois la loi fatale de la mort, de la métamorphose et celle de l'éternel recommencement»⁹. C'est pourquoi le noir teint la peinture des événements essentiels de *Minuit*. Élisabeth explore Fontfroide pendant la nuit ce qui favorise la découverte du mystère et de sa propre personnalité. L'exploration du château semble être un parcours initiatique de l'orpheline. Ses pas suivants constituent des étapes de son ascension : «Le rez-de-chaussée, et plus précisément la pièce tombée dans le vide, représenterait les forces obscures et mal définies de la conscience. Le premier étage, la conscience raisonneuse et objective, les facultés cognitives. Le deuxième étage, le stade émotionnel de la conscience et la sensualité. Le troisième étage, auquel elle n'accède que dans l'épilogue, représente le stade sublime de la conscience, la transcendance, le passage dans l'invisible où tout se transforme et se recompose»¹⁰. La première étape de l'exploration révèle la fascination et la vocation de la jeune fille pour le gouffre. L'étape suivante, c'est la connaissance de l'objet de l'amour et de la sensualité. Dans une chambre, Élisabeth entend quelque bruit. Intriguée, elle fait craquer une allumette et voit un jeune homme endormi. Dans cette scène, la vivacité de la flamme symbolise l'amour et une violence sous-jacente. Le noir du décor reflète l'aveuglement de la raison et, en même temps que le sommeil, indique la mort ; la description du jeune homme s'attardant sur des attitudes qui évoquent cet état. Pour comprendre la symbolique du sommeil et du clair-obscur comme signes prémonitoires de la mort, il faut se rapporter à l'idée de Green sur la sensualité et la sexualité qui sont porteuses du mal et du danger. Le fait qu'Élisabeth brûle sa dernière allumette pour voir encore une fois le dormeur met en évidence le désir de la jeune fille.

Pourtant sur le fond sombre de l'espace insolite du roman, des taches vives sont peintes. Le rouge teint les roches sur lesquelles est située la demeure de Fontfroide et les rideaux dans la bibliothèque où est introduite Élisabeth après son arrivée. Quelques couleurs apparaissent également dans la scène de l'exploration du château. Lorsque l'orpheline fait craquer une allumette pour voir l'intérieur de la chambre effondre, le bleu de la flamme aveugle ses yeux. Cette couleur passe ensuite en orange confondant le rouge et le jaune.

En employant avant tout le clair-obscur et le noir pour dépeindre le décor, Green crée un monde de cauchemars, d'hallucinations déformées par l'angoisse dans lesquelles le désir de liberté se distingue d'autant plus que les

⁹ R.-L. Rousseau : *Le Langage des couleurs*. Saint-Jean-de-Braye : Éd. Dangles, «Horizons ésotériques», 1980, p. 149.

¹⁰ A. Brudo : *Rêve et fantastique chez Julien Green*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995, p. 142.

personnages deviennent souvent prisonniers de l'espace clos. Ils vivent dans une atmosphère mystérieuse et leur monde est peuplé de chimères et d'états d'inconscience qui surgissent du fond du noir des pièces sans fenêtres, de l'escalier mal éclairé. Les rêves, facilités par la présence des ombres qui fuient devant l'oeil de chaque passant, deviennent une réalité dans laquelle les personnages, non moins bizarres, doivent vivre ou plutôt fuir. L'emploi du contexte onirique est un exemple de moyen de délivrance, non seulement pour des héros, mais aussi pour l'auteur. Les rêveries, que poursuivent ou qui poursuivent les personnages, sont les seuls remèdes permettant de s'échapper à la réalitéangoissante.

C'est sur ce fond teint de clair-obscur que Julien Green introduit ses protagonistes. L'apparition des héros du roman dans l'ombre, dans le noir ou à la lumière d'une bougie fait que leur comportement devient souvent ambigu ou inexplicable. Quand Élisabeth arrive à Fontfroide, sa vie change. Elle y vit le développement de sa personnalité et découvre sa vocation partagée entre l'amour physique, symbolisé par le beau corps du jeune paysan, Serge, et l'amour spirituel, incarné par M. Edme et sa vision d'un monde meilleur où Élisabeth conduirait tous les hôtes de Fontfroide. La première rencontre avec Serge, le serviteur d'un habitant de la demeure, M. Bernard, permet à la jeune fille de découvrir sa vraie nature. La beauté, la jeunesse, la vigueur et la vitalité du jeune homme séduisent Élisabeth. Pour elle, c'est l'incarnation de l'idéal masculin et dès ce moment elle se trouve envoûtée. Lorsqu'elle voit Serge endormi dans un fauteuil, Élisabeth veut l'embrasser, pourtant de peur qu'il ne se réveille, elle y renonce. Dans la description de cette scène, l'approche d'Élisabeth, la fascination du corps masculin et le désir de le toucher trahissent que la jeune fille est attirée par le côté charnel de la nature humaine. Cette scène sert d'introduction à la lutte du corps et de l'âme. Le rôle de Serge consiste, en effet, à révéler à Élisabeth le désir et l'amour. Elle voit en ce paysan la promesse du bonheur et de la sécurité.

La fascination du corps masculin perd sa force quand Élisabeth entend le discours de M. Edme qui parle d'une vie dans l'au-delà. Elle ne sait plus ce qui est le plus important et elle se sent déchirée. Sa tentative de conciliation des deux côtés de la nature humaine échoue. Green recourt à la conception manichéenne de l'homme pour souligner le gouffre qui sépare le besoin du corps et la vocation de l'âme vers le monde spirituel. L'évasion dans le monde des rêves tentée par Élisabeth, si l'on accepte de traiter la troisième partie du roman comme le rêve de l'orpheline, n'est qu'une issue fautive. L'objet du désir et la vraie nature de l'héroïne y apparaissent avec toute leur force et font naître un état d'inquiétude et d'incertitude. La puissance et la violence des besoins intérieurs jusqu'alors refoulés vainquent la raison et la voix de l'âme. C'est pourquoi Élisabeth suit finalement l'objet de sa fascination et s'évade avec Serge par la fenêtre.

D'autres habitants du château qu'Élisabeth rencontre lors de son exploration de Fontfroide, surgissent également des chambres ombrageuses. Le comportement de ces hôtes singuliers devient d'autant plus ambigu que Julien Green recourt aux procédés des «effets d'imprécision» ou de «petits faits énigmatiques»¹¹. Quand Élisabeth voit pour la première fois Mme Angeli, une autre invitée de M. Edme, elle se prépare à quitter cette propriété à onze heures précises. L'étrangeté de son projet réside dans le fait qu'elle se dispose à partir chaque soir, mais l'heure venue, elle ne fait rien et sa petite fille qui l'accompagne s'endort. Pour Julien Green Mme Angeli, tourmentée par le désir de s'en aller, de fuir, de vivre ailleurs, est symbole de besoin d'évasion ressenti par Élisabeth.

M. Edme, qui réunit dans sa propriété tous ses parents pauvres, joue un rôle important dans la création du climat fantastique par l'intermédiaire de la «révélation suspendue»¹². Il apparaît déjà dans la première partie du roman comme un inconnu rôdant dans les rues en même temps qu'Élisabeth. Mais cette apparition n'est expliquée que dans la deuxième partie lorsqu'une des tantes de la jeune orpheline, Marie Ladouet, raconte que l'énigmatique inconnu, c'était M. Edme qui cherchait Élisabeth. Dans la troisième partie, l'arrivée en scène de ce personnage est encore retardée. La jeune fille cherche en vain à le rencontrer. Il reste invisible, pourtant elle a l'impression de la présence physique du propriétaire de Fontfroide, parce qu'elle sent qu'il l'observe. M. Edme n'apparaît qu'à l'avant-dernier chapitre : il sort finalement de sa cachette pour participer aux derniers événements de l'histoire de la jeune fille. Quand il entre dans la salle où sont réunis tous les habitants de la demeure, personne ne l'aperçoit :

Pas un dîneur ne le remarqua. Tous en effet s'étaient tournés vers le feu qui lançait jusque dans l'ombre de la voûte de grandes lueurs sauvages et inquiètes, mais on eût dit que d'une façon mystérieuse ils étaient avertis de sa présence, car ils se tassaient¹³.

M. Edme révèle à tous l'évolution intérieure qu'il a subie depuis la mort de la mère d'Élisabeth. Par sa vision, il invite à cultiver le goût de l'invisible. Il a déjà inversé le jour à la nuit, parce que dans la beauté du clair-obscur la vie, même la plus banale, devient une aventure extraordinaire. Pourtant les raisons du changement d'un homme coupable de la mort d'une jeune femme en un bienfaiteur réunissant dans sa propriété ses parents restent ambiguës. Le pouvoir de M. Edme sur les habitants de Fontfroide fait de lui un personnage

¹¹ M. Raclot : *Le Sens du mystère dans l'oeuvre romanesque de Julien Green*. Lille : Atelier National, Reproduction des thèses, Université Lille III, 1988, pp. 72-81.

¹² Ibidem.

¹³ J. Green : *Minuit...*, p. 279.

hors du commun et sa confession assure le lien avec l'histoire qui s'est déroulée au début du roman. Seul M. Agnel semble comprendre cet hôte singulier.

Le clair-obscur teint également l'arrière-fond sur lequel apparaît M. Agnel, le serviteur de M. Edme. L'ambiguïté de son comportement est due non seulement à ses indications fausses sur la vie à Fontfroide obligeant Élisabeth à déceler la vérité, mais aussi à son habitude bizarre. M. Agnel erre dans le château en portant des caoutchoucs ce qui lui permet de marcher comme une ombre et de suivre d'autres habitants pour les épier. Inversement, Marcel, un autre serviteur de M. Bernard, porte d'énormes «galoches à clous»¹⁴ ce qui permet à M. Bernard de compter ses pas pour savoir où se déplace le jeune garçon. Finalement, c'est vers la fin du livre que M. Agnel révèle la grandeur de sa personnalité : il sauve la vie à M. Edme et pardonne au meurtrier, Serge. Après la chute finale d'Élisabeth, il aura le droit de l'introduire dans un univers meilleur. Selon l'interprétation proposée par Nicolas Kostis dans son ouvrage intitulé *The Exorcism of sex and death in Julien Green's Novels*, M. Agnel est une sorte de Christ qui annonce le royaume d'un dieu, ici de M. Edme¹⁵.

La découverte des hôtes suivants de Fontfroide ne se fait que successivement. Bien qu'ils restent invisibles, Élisabeth soupçonne leur présence dès son arrivée. Elle entend leurs pas ce qui lui donne le sentiment d'être observée et écoutée. Même au dîner, la jeune fille ne rencontre que la mère de M. Edme bien que la table soit dressée pour huit couverts. Dans cette scène du repas, la lumière joue un rôle important. Quelques éclats d'une ampoule métamorphosent le visage de la dame qui semble faire des grimaces de douleurs malgré l'immobilité de ses traits. Un autre personnage féminin qu'Élisabeth rencontre, c'est Mlle Eva, appelée étrangère. Elle est joyeuse et sympathique, mais elle aussi cache quelques secrets. Elle esquivé toutes les questions d'Élisabeth en expliquant : «Un beau jour, j'ai décidé de ne plus rien savoir, et je me trouve moins malheureuse ainsi»¹⁶.

Cependant c'est M. Bernard qui est l'habitant le plus bizarre de Fontfroide. Son arrivée dans la salle à manger où attend Élisabeth est presque théâtrale : la jeune fille entend le bruit de pas lourds et lents dans l'escalier, une ombre monstrueuse danse au mur. Son apparition suscite l'angoisse. M. Bernard glisse à Élisabeth un papier avec un conseil de se sauver immédiatement du château. Un peu plus tard, dans une chambre mal éclairée, M. Bernard informe Élisabeth des mystères de la demeure et souligne la folie de son frère, M. Edme, qui renverse le jour et la nuit. M. Bernard se proclame être celui qui voit clair

¹⁴ Ibidem, p. 213.

¹⁵ N. Kostis : *The Exorcism of sex and death in Julien Green's Novels*. The Hague-Paris : Mouton, 1973, p. 83.

¹⁶ J. Green : *Minuit...*, p. 192.

comme si l'obscurité dans laquelle il vit lui donnait la clarté de la perception du monde. La figure de ce personnage reste ambiguë, d'autant plus que la cécité semble être un mensonge qui le préserve de l'expulsion du château.

L'imprécision dans la présentation des personnages aussi bien principaux que secondaires fait que leur comportement prend un caractère inhabituel. À la faible lumière des bougies éclairant l'univers de *Minuit*, le lecteur a l'impression que tout n'a pas été dit. Une autre réalité voilée derrière les apparences semble être évidente. L'originalité du romancier réside dans l'introduction du fantastique sans recours aux effets artificiels. Son fantastique est d'autant plus effrayant qu'il naît dans l'univers quotidien et influence l'espace familier, d'habitude sécurisant. Dans le roman de Green, un climat particulier se crée grâce à l'union des aspects psychologique et visionnaire du fantastique. L'atmosphère de l'étrangeté de l'univers représenté dans *Minuit* invite à poser une question sur la technique de composition du texte. Le clair-obscur, conçu dans le sens d'ambiguïté, colore la création romanesque de Julien Green. Les difficultés d'écriture et l'incertitude concernant la structure de *Minuit* se manifestent dans la composition du roman. Le texte est l'objet d'une longue et minutieuse recherche. L'auteur travaille parfois à plusieurs livres en même temps ou alternativement abandonnant un roman pour en entamer un autre qui lui procurait moins de difficultés. Le texte de *Minuit* est divisé en trois parties. Les deux premières sont des représentations réalistes de l'univers quotidien dans lequel nous faisons la connaissance d'Élisabeth. Le troisième fragment du roman est tout à fait différent. L'insolite envahit le monde qui n'obéit plus aux lois de la réalité et le lecteur ignore si c'est la suite de l'histoire de la jeune orpheline et le prolongement logique des événements ou tout simplement l'enregistrement d'un rêve d'Élisabeth après la mort de son bienfaiteur, M. Lerat. La confusion du lecteur est due à une introduction progressive du fantastique dont les éléments apparaissent déjà dans l'espace familier, teint de clair-obscur. L'éloignement de la troisième partie du livre des deux précédentes concerne plutôt la nature des personnages et l'objet de leurs conversations ou intérêts qui ne pourraient pas être situés dans l'univers réaliste. Le prolongement de l'histoire de l'orpheline commençant avec la marche d'Élisabeth vers la demeure de Fontfroide est ambigu. Dans le clair-obscur de l'espace de ce château insolite, la fusion du réel et de l'irréel semble atteindre l'apogée après la scène finale de la chute d'Élisabeth de la fenêtre. Elle voit dans une sorte de délire, de demi-sommeil, s'approcher d'elle M. Agnel, tué par Serge quelques instants avant l'effondrement dans le vide.

L'originalité de Julien Green consiste à peindre l'espace, les personnages et leurs actes dans une faible lumière. Sur le fond clair-obscur, l'amalgame réussi de la réalité aux éléments inhabituels et du fantastique au caractère réaliste se fait sans l'introduction de procédés extraordinaires. Dans cet univers, fait d'ombres se mouvant aux murs et fuyant devant l'oeil de l'observateur, le

comportement des habitants de la demeure de Fontfroide devient ambigu. Le clair-obscur de l'espace où ils apparaissent empêche d'en avoir une vision omnisciente. Lorsqu'ils découvrent une existence des objets cachée derrière les apparences de la normalité, les angoisses des hôtes du château s'intensifient. Le sentiment de l'étrangeté au monde des hommes ainsi que des choses et la solitude sont d'autant plus convaincants que le romancier en fait un tableau en gris et noir. Ces quelques taches de rouge ajoutées à la représentation de l'univers, dévoilent le caractère manichéen de la nature humaine. Pourtant les tentatives de conciliation du corps et de l'âme échouent et deviennent un triste spectacle sur une scène noyée dans le clair-obscur.